

MOINS QUE RIEN.
DOSSIER DE PRESSE



Woyzeck va être plongé dans un aquarium vertical qui va se remplir d'eau, jusqu'à le faire avouer un crime dont il ne se souvient pas, ou par flash-back.
VAHID ARMANPOUR

Woyzeck, un type de chair et d'os

THÉÂTRE Eugène Durif signe le livret, Karelle Prugnaud orchestre la partition et Bertrand de Roffignac est un Woyzeck hors norme. Un trio haut de gamme pour *Moins que rien*, mise en abîme vertigineuse du texte de Büchner.

Georg Büchner est mort en 1837. Il avait 23 ans. Le dramaturge et poète allemand, qui a étudié la médecine, nous aura légué quelques-unes des plus belles pièces du répertoire : *la Mort de Danton*, écrite en 1835, *Léonce et Léna*, en 1836, et *Woyzeck*, sa dernière pièce, inachevée – écrite quelques mois avant de mourir. Près de deux siècles ont passé. Ses pièces, portées par une écriture au scalpel, nous interpellent par leur modernité, leur force de conviction révolutionnaire tant au niveau de la langue que des idéaux qu'il ne cesse de remettre en jeu. Heiner Müller disait à son propos qu'il était « né avec les paupières arrachées. Il regardait le monde sans jamais essayer

de fermer les yeux ». Büchner est un enfant des Lumières. En 1834, il corédige un texte à destination des paysans de Hesse intitulé *Paix aux chaumières ! Guerre aux châteaux !*, un pamphlet qui déclenchera une vague de répression contre ses auteurs et obligera Büchner à fuir l'Allemagne pour se réfugier à Strasbourg.

Woyzeck s'inspire d'un fait divers réel. Le 2 juin 1821, Johann Christian Woyzeck, soldat de l'armée allemande, assassine dans une rue de Leipzig sa maîtresse et mère de leur enfant, Johanna Christiania Woost. L'expertise psychiatrique du docteur Clarus, à charge, aura raison de la défense du prévenu, qui plaide l'irresponsabilité mentale. Woyzeck sera condamné à mort et exécuté en place publique. C'est la lecture de ce rapport d'expertise qui inspirera Büchner.

Woyzeck est un simple troufion, un type qui entend des voix, harcelé par sa hiérarchie militaire, qui en fait son souffre-douleur. Sa solde ne suffisant pas, il accepte de

se soumettre à des expérimentations scientifiques menées par le médecin de la garnison. Son supérieur abuse de la femme de Woyzeck et lui « offre » quelques pièces ou une paire de boucles d'oreilles pour la peine. Un geste de folie ? Un féminicide ?

« OÙ SOMMES-NOUS ? » DANS LES TRANCHÉES ?
DANS LES LOCAUX DE LA GESTAPO ? À GUANTANAMO ?

La pièce originelle est constituée d'une série de tableaux comme autant de pièces d'un puzzle éclaté auquel il manquera toujours un morceau. Eugène Durif la remet sur le métier et écrit un monologue librement inspiré de cette matrice. *Moins que rien* est une mise en abîme vertigineuse du texte qui plonge dans les entrailles de la Grande Muette et d'une psychiatrie bas de gamme au service de l'ordre et du pouvoir. Quel qu'il soit. Dès les premiers instants, on est tétanisé par l'irruption sur le plateau d'une poignée de soldats qui exécutent les gestes du quotidien dès le réveil. Sur fond de rock metal, ces hommes n'ont plus rien d'humain, obéissant au doigt et à l'œil à des ordres muets mais pressants, oppressants. Parmi eux, Woyzeck, maladroite, qui se prend les pieds dans le seau, se vautre sur un sol de plus en plus glissant. « *Oui mon capitaine !* » hurle-t-il, les yeux hagards. « *Oui mon capitaine !* », un capitaine qui le soumet à la question : « OÙ sommes-nous ? » Dans cette garnison de province à l'aube du XIX^e siècle ? Dans les tranchées de la Première Guerre mondiale, qui voyait les hommes partir à l'assaut sous la menace d'officiers obsédés par la victoire ? Dans les locaux de la Gestapo ? À Alger, quand les paras français s'adonnaient à la gégène ? Dans la prison irakienne d'Abou Ghraïb lors de la guerre d'Irak ? À Guantanamo ? Toutes ces images refont surface à la seule vue de cette première scène, terrible, terrifiante. Woyzeck est alors interrogé, seul. Il se doit de répondre à l'interrogatoire du docteur, qui cherche « la vérité ». Woyzeck va alors être plongé dans un aquarium vertical qui va se remplir d'eau jusqu'au bout, jusqu'à le faire avouer un crime dont il ne se souvient pas, ou par flash-back. Côté jardin, un écran sur lequel sont projetées des images de vidéosurveillance démultipliées à l'infini, façon poupées gigognes.

Dans les entrailles de la Grande Muette et d'une psychiatrie bas de gamme au service du pouvoir.

ÉPROUVER LA VIOLENCE MENTALE ET PHYSIQUE
À L'ŒUVRE SUR LE PLATEAU

La mise en scène de Karelle Prugnaud est d'une inventivité et d'une audace folles. Son dispositif scénique, la musique volontairement éprouvante (concoctée par Kerwin Rolland), sa direction d'acteur nous font éprouver la violence mentale et physique à l'œuvre sur le plateau. Elle orchestre cette partition sans se plier aux codes de la bienséance : son théâtre dérange parce qu'il laisse entrevoir la face sombre de l'humanité. Rien n'est laissé au hasard dans cette mise en scène qui permet au spectateur d'expérimenter en temps réel la mécanique de l'oppression. On savait Bertrand de Roffignac, découvert dans *Ma jeunesse exaltée*, d'Olivier Py, capable de repousser les limites. Dans la peau de Woyzeck, il les explose, donnant à son personnage une humanité alors même qu'il est en proie à des pulsions morbides incontrôlables. « *Nous les moins-que-rien, on est aussi de chair et de sang. Mais que ce soit ici ou là-haut, le même malheur d'être né* », murmure-t-il. Un spectacle sous tension, un théâtre pour dire la cruauté du monde, de notre monde. ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

Jusqu'au 7 décembre, au Théâtre 14 (Paris 14^e).
Réservations : theatre14.fr

À Avignon, Donald Trump prend un bon coup de ballet

DANSE Le chorégraphe Martin Harriague a présenté *America*, une pièce qui met en boîte l'insupportable figure du futur président des États-Unis.

Avignon (Vaucluse),
envoyée spéciale.

Martin Harriague vient de présenter *America* à l'Opéra Grand Avignon. Nommé récemment à la tête de l'établissement, ce chorégraphe d'origine basque, adepte d'une danse physique très virtuose, poursuit un travail gestuel à partir de la figure déroute de Donald Trump entamé en 2016. Dès le début, un vacarme d'applaudissements enregistrés accompagne les treize membres du ballet maison. Une jeune danseuse de couleur (Elisa Cloza, Italienne d'origine nigériane) évolue sur la voix tragique de Nina Simone, qui, dans *Mississippi Goddam*, évoque sa rage devant la ségrégation raciale en Amérique. À la façon d'un générique de la série *Dallas* défile sur grand écran l'histoire des États-Unis, depuis l'extermination des Amérindiens, en passant par la ruée vers l'or, l'esclavage, la guerre de Sécession, jusqu'à la sinistre cohorte des hommes à la cagoule blanche du Ku Klux Klan et l'assaut du Capitole, pour finir sur la bouche en cul-de-poule de

Trump filmée en gros plan, multipliée vingt et une fois comme les boîtes de soupe Campbell de Warhol. Les treize vraies duplications de l'homme à la houppe peroxydée réinterprètent littéralement des fragments de ses discours coupés, remontés, répétés. « *On s'est arrêtés sur les mots, les gestes, la prononciation* », nous dit Steeve Calvo, auteur des images vidéo proprement documentaires. « *La grande difficulté de mon travail a été de supporter Trump tout le long !* »

DE L'AUTRE CÔTÉ DU « MUR »

Les oreilles du public sont volontairement saturées des mots « *America* », « *protect by God* », « *America great again* », « *guns and weapons* », « *we have dysfunctional immigration system* »... L'ensemble se trimpise de plus en plus. Chacun arbore un masque à l'effigie du clown sinistre qui vient d'être réélu. Tous miment ses gestes grotesques quand, les poings serrés, il se déhanche ou qu'il arbore un index menaçant ; en prime, ils ont la casquette rouge du cheval de retour qui n'en finit pas de piaffer. La bande-son n'est pas en reste : on entend de ses discours sur l'immigration, sur l'amour des armes.

À ce moment, paumes ouvertes, les interprètes font mine de repousser une menace. Le corps collectif embrigadé sous la bannière républicaine incarne ce qui s'éructe au micro. Cette danse très physique, on sent qu'elle a été écrite au préalable.

À l'évocation du « mur » qui sépare le Mexique des États-Unis, Trump vocifère : « *Les murs marchent et les murs sauvent des vies, construisez le mur* ». Soudain, les danseurs devenus des migrants tentent de franchir un mur imaginaire symbolisé par un épais brouillard. Nous voici de l'autre côté de la frontière avec le Mexique, où les « *clandestins, les dos trempés de sueur* » (texte du danseur d'origine mexicaine Ari Soto, membre de la troupe), ces « *maïns qui nourrissent l'Amérique* » 12 heures de travail par jour « *pour 6 putains de dollars de l'heure* », s'affairent dans le noir, fracassés contre les 1100 kilomètres de mur. C'est ainsi que la danse peut s'emparer du politique. ■

MURIEL STEINMETZ

(1) La dernière représentation à l'Opéra Grand Avignon s'est tenue dimanche soir. Une tournée est en cours d'élaboration.



Masques et gestes grotesques, 13 danseurs incarnent le sinistre clown. DA ZENNA

L'ŒIL D'OLIVIER

chroniques culturelles et rencontres artistiques



© Vahid Amanpour

MOINS QUE RIEN : l'expérience aliénante de Karelle Prugnaud

Au Théâtre 14, la metteuse en scène et son complice au sein de la compagnie L'envers du décor, l'auteur Eugène Durif, s'emparent de l'œuvre inachevée de Büchner et signent un spectacle performatif à la mesure du talent démentiel de Bertrand de Roffignac.

27 novembre 2024

Dans l'armée, tu rentres dans le rang. Tu n'as pas le choix. Suivre le mouvement, la cadence infernale, être dans la norme et surtout ne pas se poser de question. Le jeune Woyzeck aimerait bien contenter son capitaine, mais c'est un moins que rien, il a beau essayer, il n'y arrive pas. Déprécié, souffre douleur de ses camarades, il a bien du mal à garder la tête froide, à ne pas vaciller. Ce n'est que le début de la fin pour cet homme qui aurait pu être sans histoire.

L'amour le perdra ou plutôt une jalousie malade. En couple depuis trois avec la belle Marie dont il a un enfant, il perd pied, ne supporte pas son comportement aguicheur avec les autres militaires. Un cadeau, de belles boucles d'oreilles brillantes vont déclencher sa folie meurtrière et son goût du sang. Mais est-il vraiment coupable ?

Pour s'assurer de ses aveux, un médecin militaire teste sur lui une nouvelle machine expérimentale basé sur le son : chaque fréquence stimule spécifiquement une zone différente du corps déclenchant à terme des aveux par torture chez le sujet. Plongé dans une cage de verre qui se remplit d'eau au fur et à mesure de l'expérience, Woyzeck délire et sombre dans la folie et reconnaît son crime.

Une expérience grandeur nature

Il fallait des artistes dingues, déments et hors normes comme **Karelle Prugnaud**, **Eugène Durif** et [Bertrand de Roffignac](#) pour transformer la pièce de **Büchner** en une expérimentation artistique, qui oscille en permanence entre performance et installation plastique. Rendre la plus réelle possible l'aliénation mentale qui s'empare de Woyzeck soumis à la question, est le chemin délirant et barré qu'ils empruntent allègrement et follement.

Se donnant à mille pour cent, voire au-delà, entre cris et fureur, le comédien révélé à Avignon en 2022 dans [Ma jeunesse exaltée](#) d'Olivier Py, n'en finit pas de surprendre. Démesuré et inclassable, il brûle les planches. Aimer ou ne pas aimer une telle prestation délirante n'est pas tant la question... C'est l'expérience scénique qui l'emporte sur tout reste. À chacun de se mettre à la place de Woyzeck et de tester sa résistance...

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Retardataire chronique(s)

« Le remède à l'ennui, c'est la curiosité. La curiosité elle, est sans remède. » Ellen Parr

Moins que rien @Théâtre 14, le 04 Décembre 2024

Pour l'avant dernier spectacle de 2024, c'était cap au sud de Paris, pour le Théâtre 14 et voir *Moins que rien* mis en scène par l'artiste pluridisciplinaire **Karelle Prugnaud**. Son complice de longue date **Eugène Durif** construit une pièce d'après l'oeuvre inachevée de **Georg Büchner** : *Woyzeck*.



© Vahid Amanpour

Si trois comédiens occupent l'espace dans un premier mouvement, sur fond sonore de métal, l'attention - tout comme la tension - se concentre sur **Bertrand de Roffignac**. Jeune comédien au jeu presque animal ici, il fait corps avec le malheureux Woyzeck soumis à la torture. Déshumanisé, Woyzeck est soumis aux aveux d'un meurtre dont on ne saura jamais vraiment s'il en a été véritablement coupable.

Moins que rien est une épreuve physique autant que mentale. **De Roffignac** incarne au sens premier, il est dans la chair, dans la peau de Woyzeck. Dans une scénographie où les éléments de décor se font presque minimaliste : un mur d'écrans projetant des images de caméras de surveillance, une cabine-cuve qui se remplit toujours plus et des silhouettes militaires, le

comédien est totalement aliéné, intranquille. Son personnage passe par tous les états de la folie et le jeu est pour le moins qu'on puisse dire saisissant. La mise en danger contrôlée nous effraie comme elle nous fascine, un espoir caché qu'il s'en sorte demeure à chaque fois qu'il s'élève un peu plus. **Karelle Prugnaud** montre ici une direction d'acteur remarquable.

THEATRE DU BLOG

Moins que rien d'Eugène Durif d'après Woyzeck de Georg Büchner, mise en scène Karelle Prugnaud

Posté dans 5 décembre, 2024 dans [actualites](#).

Moins que rien d'Eugène Durif d'après *Woyzeck* de Georg Büchner, mise en scène de Karelle Prugnaud

Il faut toujours du courage pour mettre en scène un texte, lui donner une forme concrète et sensible. Avec *Woyzeck*, une œuvre inachevée de Georg Büchner (1836), la responsabilité est plus pressante encore : comment, et de quel droit « finir » un texte ? En même temps, la dernière pièce de ce génie mort à vingt-quatre ans, auteur de *La Mort de Danton*, *Lenz*, *Léonce et Léna*, sans compter ses textes révolutionnaires et son travail scientifique, est d'une telle force, qu'elle soutient ceux qui décident de la monter. Eugène Durif, avec Karelle Prugnaud, a choisi (aussi par nécessité) de réunir ces fragments en un monologue, celui du «moins que rien», un Woyzeck, marionnette et cobaye traversé par les voix de ses oppresseurs: le capitaine et le médecin expérimentateur.



©x

Troufion, Woyzeck est soumis aux brimades de ses congénères dotés d'un tout petit pouvoir de commandement. « Porc », « ombre d'un porc », traîné au sol dans la crasse, malmené, injurié... Comme si cela ne suffisait pas, il arrondit sa solde en vendant son corps à la science mais interdiction de se soulager contre un mur, toutes ses « humeurs » appartiennent au docteur, pour études.

Au fond du fond, il perd ce qu'il croyait à lui, le seul être sur lequel il lui restait un peu de pouvoir : il assassine sa fiancée parce qu'elle s'est laissée regarder (et offrir des boucles d'oreilles) par d'autres. Animal de laboratoire ? Allons plus loin, expérimentons sur cet être « immoral » la torture punitive. Il faut tester les effets de la « question ».

Dans la première partie du spectacle, est exposée , une chorégraphie des brimades militaires. Vient ensuite l'expérience de la torture sonore, en utilisant des fréquences supposées de plus en plus intolérables à l'oreille et au cerveau. Le spectateur, impressionné par la distribution de bouchons d'oreilles à l'entrée, est presque déçu de ne pas percevoir grand-chose de ces stridences lancées fictivement (on le voit en vidéo) par le véritable

responsable de la création musicale du spectacle, Kerwin Rolland, et répercutées par la gestuelle de l'acteur.

La tension monte ensuite. Enfermé dans une sorte de vivarium vertical à l'allure de cabine téléphonique, le « moins que rien » y est soumis peu à peu à l'inexorable montée de l'eau, bientôt teintée de sang. Et, même s'il lui arrive de s'évader par le sommet de la cabine, il y retombe jusqu'à la noyade. Des silhouettes militaires entourent la cabine, trop tard et en vain, plus besoin de surveillance : tout se passe entre l'homme, l'eau, et sa prison. L'homme ? Comment l'appeler : le patient, le prisonnier ? Presque nu, il lutte contre ce qui l'enferme et en même temps, contre sa propre histoire, telle qu'il l'entend et telle que les voix des autres la lui martèlent en tête. D'aucuns trouveront Bertrand de Roffignac trop beau, trop habile et agile pour le rôle... Mais faut-il enlever à celui qui représente les basses classes écrasées par la classe dominante le droit à la beauté ? Le choix de l'acteur, créateur du spectacle, à égalité avec l'auteur et la metteuse en scène, transcende la dimension sociale de la pièce pour arriver à une réflexion sur l'Homme, celui qui commet le crime et celui-ou plutôt l'institution-qui le punit, tout en l'ayant conduit, aussi inexorablement que l'eau qui monte, au geste criminel.

Avant de venir au Théâtre 14, le spectacle a été créé en plein air, dans un espace et une ampleur difficiles à imaginer : l'acteur était hissé par une grue pour être plongé dans l'aquarium ! Un modeste bémol : les grandes affiches de Tarik Noui dénonçant le féminicide, fonctionnaient sans doute mieux dans un espace ouvert que sur une scène : trop proches des spectateurs. Karelle Prugnaud et Eugène Durif font régulièrement équipe depuis près de vingt ans, elle, avec son expérience de la performance et des arts de la rue, lui, avec son écriture sur le vif. Avec le plasticien Tarik Noui et le scénographe Gérard Groult (performeurs sur scène en soldats) et Kerwin Rolland, ils ont créé ensemble un objet théâtral puissant et troublant. Il faut ajouter : beau, grâce à la présence de Bertrand de Roffignac, Arlequin mémorable-et l'on sait qu'Arlequin est le plus pauvre des pauvres paysans, d'où son habit fait de morceaux-Woyzeck superbe et vaincu, dont la vie, malgré tout, n'aura pas été pour rien. À voir d'urgence.

Christine Friedel

Théâtre 14, 20 avenue Marc Sangnier, Paris (XIVème). On peut encore voir ce spectacle créé en dernier au festival Les Invité à Villeurbanne (Rhône) les jeudi 5 à 19h, vendredi 6 à 20 h et samedi 7 à 16 h . T. : 01 45 45 49 77.

REVUE FRICTION

La formidable revanche théâtrale des "Moins que rien"

Jean-Pierre Han. 30 novembre 2024

in [Critiques](#)

Moins que rien d'Eugène Durif. Mise en scène de Karelle Prugnaud. Théâtre 14 jusqu'au 7 décembre à 20 heures, jeudi à 19 heures, samedi à 16 heures. Tél. : 01 45 45 49 77.
www.theatre14.fr



L'état des manuscrits de *Woyzeck* composés de fragments l'autorise : chacun se permet de proposer son propre texte dans l'ordre qui lui convient. Eugène Durif ne fait pas exception à la règle, mais va beaucoup plus loin : tout en restant fidèle à l'écriture et au projet de Georg Büchner, il recompose (mentalement a-t-on envie d'ajouter) la « pièce » à sa manière. Ne reste d'abord sur place que le seul soldat Woyzeck, celui qui a tué sa compagne Marie, la mère de leur enfant. Tout le reste, c'est-à-dire les autres nombreux personnages – le capitaine, le docteur, le tambour-major, Andrès, etc. – ne sont que l'émanation (la réminiscence) de son esprit malade et torturé. Et de torture justement il est bien question dans le spectacle que nous propose Karelle Prugnaud ; il s'agit en effet de torturer le pauvre bougre – « un moins que rien », caricature de notre humaine condition à laquelle Eugène Durif entend, malgré tout, donner la parole –. En ce sens la metteuse en scène, prenant en charge le texte d'Eugène Durif, franchit un pas supplémentaire dans sa dynamique. Beau et impitoyable développement.

Woyzeck donc est seul sur scène parmi les ombres d'autres soldats de sa garnison réduits à de simples silhouettes découpées dans de minces plaques de bois. Seul, mais avec tous les personnages du drame qu'il porte en lui. Et comme parmi toutes les fonctions qu'occupa le jeune Büchner décédé à l'âge de 23 ans, il y eut celle d'anatomiste, on peut arguer que Karelle Prugnaud a bien pensé à nous faire l'anatomie de la « chute » du soldat Woyzeck liée à l'aveu de son féminicide. Cet aveu il faudra donc un peu plus d'heure de temps (celui de la durée du spectacle) pour l'obtenir après avoir été torturé. Ce que nous montre et nous fait sentir (en mettant plus ou moins le spectateur dans la même posture que le présumé coupable) la démonstration théâtrale et performative de Karelle Prugnaud c'est la manière dont justement elle va obtenir cet aveu. Torture par le son et l'expérimentation sonore obtenus par l'ingénieur Kerwin Rolland qui a (pour l'armée) déjà mis en pratique ce type de travail... Torture par l'eau puisque plongé dans une boîte transparente, sorte de cabine téléphonique (en tout cas dans cet espace) qui se remplit d'eau au fur et à mesure du spectacle, Woyzeck finira même par rejouer ou tout simplement jouer (mimer et accomplir) son acte criminel. Et c'est à ce stade que Bertrand de Roffignac donne, avec son talent, toute l'effrayante mesure à ce parangon des « moins que rien », cet éternel humilié, alors que l'eau ne cesse de monter et devrait finir par le noyer si d'aventure il persistait dans la dénégation, la non reconnaissance de son acte criminel. Dans l'acte performatif, le comédien va jusqu'au bout de sa respiration. C'est sans doute ce qu'a voulu Karelle Prugnaud qui gère l'ensemble du plateau – la scénographie est signée Gérard Groult) – avec une belle maîtrise alors que le plasticien Tarik Noui apporte sa touche, notamment en se chargeant de la vidéo qui saisit de près (et parfois en plans plus larges) les évolutions de Woyzeck dans ce qu'Eugène Durif reprenant ce qui fut griffonné dans la marge du manuscrit de l'auteur appelle : le « parcours de l'aveu »...

Photo : © Vahid Amanpour